



Alain Françon

Il monte *Les gens*, la dernière pièce de la tétralogie qu'Edward Bond avait écrite pour le théâtre de la Colline. Fidèle à son univers, Bond décrit un no man's land proche de l'enfer où tournent en rond trois hommes et une femme. Alain Françon y voit une possibilité de renaissance.

“ une tombe qui se transforme en berceau

Théâtral magazine : Pourquoi monter une nouvelle pièce d'Edward Bond ?

Alain Françon : Pourquoi la ramener encore avec Edward Bond (*rires*) ? Il avait écrit pour la Colline un cycle de quatre pièces intitulé *Tétralogie*, avec *Café*, *Le crime du XXIe siècle*, *Naître*. *Les Gens* est la dernière. Et depuis il a écrit une cinquième pièce qui s'appelle *Innocence* qu'il serait logique aussi de monter... Il s'interroge sur le sens d'être humain aujourd'hui quand on a été inhumain le siècle dernier. Ça fonctionne là-dessus, même si les pièces ne sont pas des suites. Et ça nous projette toujours loin dans le XXIe siècle ; l'action des *Gens* se passe en 2077. Mais ce n'est pas de la science-fiction. C'est à l'image de la société. Qui aurait pu dire en 1900 que les camps auraient lieu ?

Est-ce que cela correspond à votre vision de la société ?

Pour moi c'est une fiction mais c'est intéressant de suivre le parcours des quatre personnages. Il y a un tueur en fuite qui raconte en boucle son histoire : un jour il n'a pas pu faire

son service parce qu'il a regardé sa victime et a vu que c'était un jeune homme du même âge que lui. Il y en a un autre qui est mort quand la pièce commence. C'est un tueur passé au stade de victime, qui ne comprend pas pourquoi il est là et qui a besoin de retrouver son innocence. La métaphore de l'innocence, c'est un troisième personnage, un jeune homme qui s'appelle Quelqu'un, qui a perdu son nom mais qui arrive à la fin à énoncer qui il est. Et puis il y a la femme qui vit d'une manière économique en prenant les vêtements sur les morts qu'elle revend. Elle, elle a dû faire un choix meurtrier entre ses deux fils sous la menace des soldats.

La pièce débouche-t-elle sur un espoir ?

Elle pose la question de la refondation. Savoir ce qu'ils savent à la fin, c'est déjà une première pierre pour se reconstruire en tant qu'êtres humains. A Adorno qui affirme qu'on n'écrit plus de poésie après Auschwitz, Bond répond si, mais en enfer. Cette pièce se passe en enfer, dans une espèce de tombe mais dont

ils cherchent tous de manière inlassable à s'extraire. Toutes les pièces de Beckett commencent aussi à cet endroit là et n'en sortent jamais. Tandis qu'avec Bond, si on passe par là, c'est pour en sortir. Le jeune homme qui arrive à énoncer ce qu'il a fait endosse sa responsabilité d'être humain. Donc, oui, c'est une tombe mais qui se transforme en berceau.

Comment le traduisez-vous sur scène ?

Par un terrain vague noir avec une pente. Il est lisse, il n'y a pas d'anecdotes, pas de cailloux, pas de terre. Et la société est à l'horizon de ça.

Propos recueillis par HC

■ *Les gens*, d'Edward Bond, mise en scène d'Alain Françon
TGP, 59 boulevard Jules Guesde
93200 Saint-Denis, 01 48 13 70 00,
du 13/01 au 7/02
TNP, 8 place du Docteur Lazare
Goujon 69627 Villeurbanne,
04 78 03 30 00, du 26/02 au 8/03